

La terreur travaillée

Du jihad à la fitna, de Gilles Kepel. Bayard, 61 p.

Journey of the Jihadist. Inside Muslim Militancy, de Fawaz A. Gerges. Harcourt Inc, 312 p.

Jean-Paul Brodeur

Number 212, January–February 2007

Islam, islamisme, terrorisme : un amalgame inquiétant

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodeur, J.-P. (2007). La terreur travaillée / *Du jihad à la fitna*, de Gilles Kepel. Bayard, 61 p. / *Journey of the Jihadist. Inside Muslim Militancy*, de Fawaz A. Gerges. Harcourt Inc, 312 p. *Spirale*, (212), 29–31.

Saïd qui a « bien résumé la logique de fonctionnement de mobilisation pernicieuse de savoirs approximatifs, trop souvent amputés de la connaissance sociologique du terroir humain qu'ils prétendent expliquer au monde », Burgat semble vouloir régler ses comptes avec ces « intellectuels négatifs » (exogènes) ou « écrans » (endogènes à l'islam) qui, pour être au cœur du dispositif de médiation de « notre connaissance construite de l'Autre », n'en sont pas moins les féroces combattants de la réalisation du processus traductif. En fait, les seconds seraient encore plus dangereux que les premiers : « la légitimité du native informant ("informateur autochtone") est d'autant plus forte que la vertu de son patronyme pare ses analyses d'une saveur endogène qui suffit souvent à faire autorité [...] ils ont moins à voir avec un quelconque savoir objectif qu'avec la possibilité qu'ils offrent ou non aux consommateurs occidentaux de communier dans la dénonciation du Satan "islamiste" ». Dans ce cas, la médiation/traduction exercée ne relève plus de ce que George Steiner considérait comme l'une des étapes clés de son « parcours herméneutique », autrement dit l'élan de confiance permettant d'aller vers l'autre afin d'établir une cohérence entre des mondes isolés, mais au contraire de la stimulation de l'irrationalité et de la peur.

Le dernier chapitre de l'ouvrage marque un troisième élément de preuve du refus de traduire les référentiels respectifs : « C'est l'Autre, et seulement lui, qui est invité à changer, laissant le déséquilibre de la répartition mondiale des ressources à l'abri de toute réflexion critique. » La représentation de l'inégalité de fait entre les deux parties ne favorise donc en rien la finalité de la communication : « plutôt que de déconstruire l'incommu-

nicabilité réciproque pour tenter de la dépasser, l'objectif semble être au contraire de l'attester et de la renforcer. » À l'horizon d'un processus traductif désormais vidé de toute substance, ce n'est plus la convergence des différences culturelles vers l'espace commun de l'universel qui est envisagée par le dominant, mais l'entretien d'une posture immobiliste en vue du seul changement des autres en « mêmes ».

Si la convergence des disciplines — telle que nous venons d'en témoigner — nous a conduit à développer une conscience politique plus approfondie de l'intérieur de chacune d'elles et une responsabilité accrue vis-à-vis des enjeux actuels les plus pressants de la planète à partir de plus d'un angle de vision, c'est qu'alors le pari de l'interdisciplinarité aura eu raison, ne serait-ce que métaphoriquement, de l'intraduisibilité prétendue entre l'Islam et l'Occident. ●

La terreur travaillée

DU JIHAD À LA FITNA
de Gilles Kepel
Bayard, 61 p.

JOURNEY OF THE JIHADIST. INSIDE MUSLIM MILITANCY de Fawaz A. Gerges
Harcourt Inc, 312 p.

par JEAN-PAUL BRODEUR

Les ouvrages de Gilles Kepel et de Fawaz Gerges sont très dissemblables. Le premier est le texte d'une conférence, publié sans appareil critique ; il expose des thèses de l'auteur sans s'embarrasser de les prouver, ce qui est sans doute permmissible dans le cadre étroit d'une communication publique. Le second constitue une chronique détaillée du mouvement jihadiste arabe moderne, présentée à travers une série d'entretiens effectués de 1999 à 2005 avec des acteurs clés de ce mouvement ; l'ouvrage comporte de nombreuses références documentaires, un glossaire des termes arabes utilisés, une bibliographie et, comme à l'accoutumée dans les écrits théoriques en langue anglaise, un index. Bref, c'est un livre et non une simple publication. En dépit de ces différences, ces deux ouvrages sont en accord profond sur ce qu'ils affirment. La thèse de Huntington d'un conflit de civilisation entre l'islam arabe et l'Occident laïque suppose que les deux protagonistes de l'affrontement forment deux blocs compacts qui ne sont travaillés par aucune fissure. Nous savons par expérience que cette supposition est fautive pour ce qui est du camp occidental. Kepel et Gerges nous montrent qu'elle est également incorrecte pour l'islam arabe. Leur accord porte même sur le détail, puisqu'ils donnent une place exemplaire aux écrits d'Al-Zawahiri, le second de Oussama Ben Laden.

Un islam discordant

Gilles Kepel est l'un des meilleurs spécialistes de l'évolution de l'islam contemporain et a publié des travaux qui ont fait école sur les pays

islamiques d'Afrique du Nord. En dépit de sa brièveté, son dernier opuscule est instructif et constitue d'abord un abrégé des distinctions cardinales qu'il faut maîtriser pour comprendre les relations actuelles entre le monde islamique et les démocraties occidentales. Ces distinctions sont introduites sous la forme d'oppositions conceptuelles. La plus déterminante de ces oppositions est celle du *jihad* et de la *fitna*. Le mot « jihad » signifie en arabe l'« effort ». On distingue entre grand et petit jihad. Le grand jihad est l'effort personnel du croyant sur lui-même pour atteindre la perfection et il culmine dans l'ascèse mystique. Le petit jihad, celui avec lequel nous sommes devenus familiers, c'est la guerre sainte. Celle-ci est, à l'origine de l'islam, un mouvement *unanime* dans lequel se reconnaît toute la communauté des croyants (*umma*). La « fitna » nous est moins connue et veut dire la « séduction qui pousse à la sédition », ce mouvement de sédition conduisant à son tour au désordre et à l'implosion du jihad. La guerre civile qui dresse entre

eux sunnites et chiïtes en Irak est présentement l'illustration la plus dramatique de la *fitna*. Il faut ajouter à cette première opposition d'autres distinctions également capitales. La guerre sainte peut être déclarée à l'*ennemi rapproché* (des régimes arabes apostats et despotiques, comme l'Égypte de Sadate ou l'Algérie de Boumediene) ou à l'*ennemi lointain* (des puissances étrangères ennemies comme Israël, l'ancienne Union Soviétique et les États-Unis). On doit enfin distinguer entre un jihad de *conquête*, qui vise à étendre l'emprise de l'islam pour des fins souvent économiques, et un jihad de *défense*, qui lutte contre un envahisseur étranger du territoire des croyants (l'occupation de l'Afghanistan par les Soviétiques de 1979 à 1989). Le jihad de conquête repose sur l'engagement volontaire de ceux qui s'y livrent. Par contre, le jihad de défense mobilise de façon obligée tous les croyants et sa poursuite est si vitale qu'elle prime même sur les exigences religieuses constitutives de l'islam. Les jihadistes peuvent, par exemple, être exemptés du jeûne du Ramadan pour conserver leurs forces pendant une campagne militaire. C'est donc dire que le jihad de défense bouleverse en profondeur les habitus de la *umma*.

Ces distinctions faites, Kepel peut avancer les deux thèses défendues dans sa conférence. La première est une reprise du leitmotiv de ses travaux antérieurs : l'échec du jihad intérieur contre l'ennemi rapproché (en Égypte entre 1992 et 1997; en Algérie pendant la même période; en Bosnie entre 1992 et 1995; en Tchétchénie et au Cachemire, où le jihad se poursuit encore à grand coût). Selon Kepel, les radicaux islamistes seraient tôt parvenus à la conclusion que la lutte contre Israël (ennemi lointain) était récupérée par des régimes arabes athées (marxisants) et despotiques pour se maintenir en place et ils auraient retourné le jihad contre ces régimes impies eux-mêmes, devenus ennemis rapprochés. Ces jihads intérieurs donnèrent lieu à de tels débordements — assassinat de visiteurs étrangers en Égypte pour détruire l'industrie touristique; massacres à l'arme blanche de villageois par les Groupes islamiques armés en Algérie — qu'ils ne parvinrent pas à mobiliser les masses arabes. L'Égyptien Al-Zawahiri reconnut cet échec et invita les jihadistes à ranimer la ferveur des masses islamiques par des actions d'éclat contre l'ennemi lointain, dans un texte publié peu après les attentats de septembre 2001 (*Cavaliers sous la bannière du prophète*, 2001). Cet appel de Zawahiri, qui ne disposait d'aucune autorité religieuse sanctionnée, illustre la seconde (et plus nouvelle) des thèses de Kepel. Dans la doctrine traditionnelle de l'islam, seuls les *oulémas*, autorités versées dans le savoir des choses religieuses, ont le droit de proclamer le jihad. Or, « le droit et la logique du déclenchement du jihad ont été déstabilisés par la révolution de l'information et c'est là ce qui va nous amener à la situation d'excès, de désordre,

de terrorisme, que l'on connaît aujourd'hui ». La possession d'un site Internet tenant lieu de patente, n'importe quel militant peut s'ériger en docteur de la loi, lancer des *fatwa* et même proclamer le jihad. Cette thèse est séduisante et paraît expliquer à première vue des phénomènes comme l'extraordinaire mobilisation de l'islam mondial contre les caricatures danoises du Prophète. Elle souffre toutefois d'un déficit au regard de sa preuve. Kepel semble en effet confondre l'histoire contemporaine du jihad et celle de la diffusion de nouveaux moyens de communication. Le phénomène de la multiplication des pseudo-docteurs de la loi coranique par les médias date pour lui de 1980 et les principales illustrations qu'il en donne se rapportent aux jihads contre l'ennemi rapproché s'étant déroulés de 1992 à 1997, voire de 1970 à 1989, lors de la guerre contre l'occupant soviétique en Afghanistan. Or, les « télé-évangélistes » islamistes n'ont commencé à sévir sur Al-Jazira qu'après la création de cette station en novembre 1996 et l'Internet n'a véritablement pénétré dans les pays arabes qu'au début du troisième millénaire. Il faudrait donc que Kepel procède à une intrication plus serrée du désordre jihadiste et de la subversion médiatique des autorités coraniques authentiques. Il devrait aussi prendre en compte la censure sévère exercée par les pays arabes autoritaires contre les médias (à l'exception récente d'Al-Jazira).

La terreur en boucle

Fawaz Gerges est un chrétien libanais, spécialiste de l'islam militant. Diplômé d'Oxford, il a enseigné dans plusieurs grandes universités occidentales. Son dernier livre reprend des matériaux accumulés de 1999 à 2005 pour écrire son maître ouvrage, publié à peine une année auparavant (*The Far Enemy*, Cambridge University Press, 2005). Dans cet essai, Gerges se demandait pourquoi le jihadisme s'était mondialisé et il répondait en syntonie avec Kepel que la réorientation du jihad sur l'ennemi lointain était le résultat de la défaite stratégique du jihad intérieur contre l'ennemi rapproché, les régimes arabes impies.

Son nouvel ouvrage affine et précise cette thèse. Il consiste en des entretiens avec des acteurs représentatifs des diverses formes du jihadisme dans la chronologie contemporaine et il se prolonge d'analyses approfondies de textes publiés par des militants islamistes. On y rencontre successivement Kamal, un combattant du jihad intérieur en Égypte (assassinat de Sadate); Hicham, un sunnite libanais qui a fait la guerre civile et qui a perdu un frère aux mains des milices chiïtes; Abu-Jandal, un proche d'Oussama Ben Laden, qui fut de toutes les guerres contre l'ennemi lointain — Bosnie, Somalie, Tajikistan, Pakistan, Afghanistan — et qui s'affirme responsable de l'attentat perpétré au Yémen contre le destroyer états-unien *Cole* pour le compte d'al-Qaïda, et l'incontournable Qutb (étudié à travers ses œuvres), l'inspirateur des Frères musulmans et de Zawahiri. Les deux derniers chapitres sont consacrés à la perception des attentats de septembre 2001 par les militants islamistes et aux conséquences de la guerre en Irak. Les quatre trajectoires explorées mènent semblablement du militantisme violent à l'abandon de la lutte causé par le désenchantement, la répression interne ou la mort (Qutb a été exécuté en 1966 par les services de sécurité égyptiens). L'image présentée du jihadisme au début du troisième millénaire est celle d'un mouvement arrivé à un point d'épuisement.

Gerges nous montre que, contrairement aux idées reçues, les attentats de septembre 2001 n'ont pas ravivé ce mouvement et que l'appel de Zawahiri, publié dans *Cavaliers sous la bannière du prophète*, n'a pas été entendu. Les militants du mouvement jihadiste *al-Jama'a al-Islamiya*, dont les effectifs sont dix fois plus nombreux que ceux d'Al-Qaïda (100 000 combattants contre 10 000), ont dénoncé les attentats de septembre 2001, estimant que le leadership de Ben Laden était catastrophique. Par suite d'une consultation par l'aumônier musulman des forces armées

états-uniennes, un groupe d'oulémas a prononcé le 27 décembre 2001 une *fatwa* selon laquelle les États-Uniens de confession musulmane étaient obligés de servir leur pays d'adoption, même si celui-ci faisait la guerre à des pays musulmans comme l'Afghanistan des Talibans. Il semblait donc que la *fitna* triomphait dans l'après-9 / 11.

Cette apparence est de plus en plus démentie par la réalité. Qu'est-ce qui a provoqué ce début de revirement? Bien évidemment, selon Gerges, c'est la guerre en Irak, preuve tardive pour beaucoup de musulmans que le conflit des civilisations annoncé par Huntington est maintenant advenu par la faute des nouveaux croisés. La guerre en Irak a reconduit la fusion de l'ennemi rapproché et de l'ennemi lointain, d'abord effectuée par l'ayatollah Khomeiny : il fallait alors mettre à bas le régime du Shah, masque rapproché du Grand Satan lointain mal agissant à partir des États-Unis. De la même façon, il faut plonger l'Irak dans la guerre civile pour provoquer le retrait des forces d'occupation. Cette victoire est certaine : après avoir vaincu la Byzance soviétique en Afghanistan, les jihadistes infligeront le même sort à la Byzance états-unienne en Irak.

Tout est-il joué ?

La justesse de l'analyse de Gerges est confirmée par les deux plus récents rapports du Conseil national du renseignement des États-Unis (2005, cité par Gerges, et 2006). L'estimation de 2006 du Conseil est la plus pessimiste, affirmant que les facteurs qui ont favorisé la propagation mondiale du terrorisme, au premier chef la guerre en Irak, seront encore plus agissants dans les cinq prochaines années (*The New York Times*, 27 septembre 2006). Pourtant, s'ils estiment ensemble que l'Irak sera la lice de ce tournoi, ni Gerges ni Kepel ne pensent que la décision a déjà été rendue. Pour Kepel, l'affrontement entre les milices chiites et sunnites pourrait pérenniser la *fitna* et subvertir le jihad. Pour Gerges, seul un miracle pourrait ressusciter ce dernier. Ce miracle pourrait se produire en Irak si les forces d'occupation persistaient à vouloir imposer une solution militaire (*The Far Enemy*).

Pour l'imam Khatami, l'ex-président de l'Iran, « les terroristes qui ont mis en danger la vie d'innocents ont commis leur crime au nom de l'islam, dénaturant une religion qui prône miséricorde et compassion » (*Le Monde*, 29 septembre 2006). L'ampleur de la catastrophe irakienne pour les populations civiles innocentes est sans précédent dans ce nouveau siècle déjà si enténébré : des projections statistiques effectuées conjointement par une université états-unienne et une université irakienne ont permis d'estimer que quelque 654 965 civils auraient péri à la suite de l'invasion américaine et de la guerre intestine qu'elle a engendrée (*Libération*, 12 octobre 2006). Pourra-t-on interrompre la chute? Gerges cite Kamal, un militant islamiste critique de Ben Laden, qui lui reproche d'avoir oublié que « la politique est la poursuite de la guerre par d'autres moyens ». Cette inversion funeste de la formule de Clausewitz (la guerre est la poursuite de la politique par d'autres moyens) augure mal du futur. Clausewitz voulait enlever à la guerre son caractère disruptif en la situant dans le prolongement intelligible de la politique. Pour Kamal, c'est à la solution politique non violente qu'il faut restituer son intelligibilité; il n'y parvient qu'en la concevant comme le moyen de poursuivre la guerre, posé au fondement pérenne de toute raison / déraison. Les fondamentalistes évangélistes états-uniens ne pensent pas autrement. ●

Fragments d'un discours belliqueux

LOGIQUE DU TERRORISME de Michel Bounan
Éditions Allia, 61 p.

C'est un portrait, si l'on veut, qui est proposé; mais ce portrait n'est pas psychologique; il est structural: il donne à lire une place de parole: la place de quelqu'un qui parle en lui-même, amoureux, face à l'autre (l'objet aimé), qui ne parle pas.

— Roland Barthes

par GIL ANIDJAR

Avant la « guerre contre le terrorisme », il y eut la « guerre contre les sorcières ». Celle-ci ne fut ni la première ni la dernière. Elle ne fut ni plus ni moins convaincante. Cette guerre déclarée éclaire pourtant, et je crois de façon singulière, le lieu depuis lequel Michel Bounan entreprend d'écrire son « *histoire ordonnée et résumée du terrorisme* », laquelle invite à réfléchir à la guerre qui nous intéresse ici (se souvient-on de la façon dont Levinas lisait ce mot, *inter-esse*? Nous sommes en plein dedans, et nous n'en voyons pas la fin, ni les fins).

Mais d'abord, les sorcières et le maléfice — *male-ficium* — dont elles furent accusées. Car nul ne doutait que les sorcières faisaient le mal, qu'elles étaient le mal lui-même ou, du moins, l'un de ses principaux représentants. C'est à ce titre qu'il fallait les combattre, ou les abattre. C'est une vieille histoire, bien sûr, et dans un autre ouvrage (*Le temps du sida*, Allia, 2004) Michel Bounan se souvient avec ironie de la rigueur

scientifique avec laquelle, après des enquêtes minutieuses, comme il se doit, on s'attachait hier encore à trouver les causes du mal ou de la maladie chez les « minorités » toujours bien choisies et toujours-déjà coupables. Mais cette histoire exige que l'on interroge les raisons de pourchasser ou de tuer l'ennemi dangereux et surtout les motivations internes qui y mènent. Sans doute peut-on se demander si, sans les persécutions dont elles avaient souffert, les sorcières auraient usé de la première occasion pour rendre la pareille... Encore une vieille histoire, donc, et un fantôme ancien : nos ennemis ont toujours commencé sans provocation de notre part. Surtout, ils veulent toujours nous faire pire que ce que nous voulons leur faire nous-mêmes (à moins qu'il ne s'agisse de ce que